

# Une réminiscence nostalgique du Carême

*Père Adrien Arsenault*

*Adaptation de R.-M. Bérardinelli*

Le Mardi gras, il nous était permis du matin au soir  
de manger de la viande tant que nous en voulions.  
Chair et friandises seraient désormais choses défendues.  
Un lourd rideau tombait alors  
sur tous les petits luxes que nous connaissions.  
Tout à coup, la vie se jouait  
devant une toile de fond noire et pourpre  
tel un drame funèbre et infernal  
où le rire n'était plus toléré  
ni la couleur joyeuse et éclatante  
devenue, pour ainsi dire, trop délectable à nos yeux.

Aucun oiseau, bien sûr, n'osait chanter.  
Seules les corneilles, trop stupides pour comprendre de quoi il s'agissait,  
continuaient à faire entendre leurs sinistres croassements  
comme si tout leur était égal.  
Insensibles, voilà ce qu'elles étaient, absolument insensibles.  
Nous non plus, nous ne chantions pas,  
et toucher l'harmonium de ma tante devenait formellement interdit.  
Nous nous contentions de vivre au jour le jour  
sous un ciel de plomb qui reflétait notre état d'âme statique  
envahis comme nous l'étions par une tragique mélancolie  
que nous considérions néanmoins toute naturelle:  
c'était la mélancolie traditionnelle du Carême.

Nous travaillions donc pendant de plus longues heures  
sans nous le faire rappeler plus d'une fois.  
Nous continuions tout simplement à vivre--  
moins impétueusement bien sûr--  
tout en attendant que les pluies printanières fondent les dernières neiges.

Nous attendions le retour des oiseaux.  
Nous attendions que les statues se libèrent de leurs voiles.  
Nous attendions avec une apparente patience d'adulte  
ce midi du Samedi saint qui nous apporterait  
nos jelly beans de Pâques.  
Nous attendions que le prêtre enfin  
sorte de cette mystérieuse sacristie vêtu de blanc ou d'or--  
le jour de Pâques, l'or était certainement plus convenable.